

voyé chercher, dit Park, Modibinné me dit qu'ils venaient par ordre de Mansong, pour entendre de ma propre bouche quel motif m'avait amené dans le Bambara. Il ajouta que je pouvais y réfléchir pendant la nuit, et qu'ils viendraient me voir le lendemain matin. Il m'annonça que le roi m'avait envoyé un jeune bœuf qu'il me montra; il était très-gras et blanc de lait.

« Le 25, aussitôt que nous eûmes déjeuné, Modibinné et les quatre autres grands personnages me rendirent visite. S'étant assis, Modibinné, après les complimens d'usage, me pria de l'instruire des motifs qui m'avaient déterminé à venir dans leur pays. Voici la réponse que je fis en bambaran. »

« Je suis l'homme blanc qui vint, il y a neuf ans, dans le Bambara. J'allai à Sego, et je demandai à Mansong la permission de passer dans les pays à l'est. Non-seulement il me permit de traverser son royaume, mais il me donna 5,000 cauris pour acheter des provisions en route; car vous savez tous que les Maures m'avaient volé tout ce que j'avais. Cette généreuse conduite de Mansong envers moi a rendu son nom respectable dans le pays des blancs. Le roi de cette contrée m'a envoyé de nouveau dans le Bambara; et si Mansong est disposé à me protéger, si vous, qui êtes assis ici, vous voulez avoir de l'amitié

pour moi, je vous apprendrai le véritable motif de ma venue dans votre pays.

« Continue, me dit Modibinné; nous sommes tous tes amis. » — Je repris ainsi :

« Vous savez tous que le peuple blanc est un peuple commerçant, et que toutes les marchandises de prix que les Maures et les habitans de Djinnny apportent à Sego, sont faites par nous. Si vous parlez d'un bon fusil, qui l'a fait? les blancs. Si vous parlez d'un bon pistolet, d'une pièce de calicot ou d'écarlate, ou de grains de verroterie, ou de poudre à canon, qui les a faits? les blancs. Nous les vendons aux Maures, les Maures les apportent à Timbouctou, et les y vendent plus cher. Les Timbouctains les vendent aux habitans de Djinni encore plus cher, et les gens de Djinnny vous les revendent. Maintenant le roi du peuple blanc désire trouver un chemin par lequel nous puissions vous apporter nos marchandises, et vous vendre chaque objet à bien meilleur marché que vous ne les obtenez aujourd'hui. A cet effet, si Mansong me permet de passer, je me propose de descendre en bateau le Dialiba jusqu'au lieu où il se mêle avec l'eau salée, et si je ne rencontre ni rocher ni péril dans la route, les petits navires des blancs viendront commercer à Sego, si Mansong le désire. J'espère et je me persuade que vous ne parlerez à personne, ex-

cepté à Mansong et à son fils, de ce que je viens de vous dire; car si les Maures en entendent parler, je serai certainement assassiné avant d'arriver à l'eau salée.»

« Nous avons entendu ce que tu viens de dire, répondit Modibinné. Ton voyage est bon, puisse Dieu le faire prospérer, Mansong te protégera. Cet après-midi nous transmettrons ta réponse à Mansong, demain nous t'apporterons la sienne.»

« Je leur fis voir les divers objets que je destinai à Mansong et à son fils, ils furent charmés du coutelas, du fusil à deux coups. En effet, chaque chose était supérieure à celles de la même sorte qu'ils avaient vues auparavant.

Park fit des présents à Modibinné et à ses collègues. Modibinné déclara que le présent qui devait être offert au roi et à son fils, était digne d'eux; puis il ajouta que ce prince avait tant entendu parler du bagage des blancs, qu'il désirait qu'il fût examiné par ses délégués; que, quant aux ballots couverts en peau, ils ne seraient pas ouverts; que l'on dirait ce qu'ils contenaient, et que cela suffirait: Park répondit qu'il n'avait que ce qui était nécessaire pour acheter des provisions, et qu'ils lui feraient beaucoup de plaisir, s'ils pouvaient se dispenser d'ouvrir les ballots; ils insistèrent, on les apporta, mais on eut soin de cacher l'ambre et le corail de première qualité.

Quand Modibinné eut tout examiné, il convint que les marchandises qu'il venait de voir ne convenaient que pour acheter des provisions. Ensuite il partit pour Segou, sans emporter le présent destiné à Mansong, parce qu'il ne connaissait pas encore les intentions de Mansong.

Modibinné et ses collègues revinrent le 25, apportant la réponse de Mansong, dont voici la traduction littérale: « Mansong dit qu'il te protégera, que le chemin t'est ouvert partout, aussi loin que sa main (puissance) s'étend. Si tu veux aller à l'est, aucun homme ne te fera du mal, de Segou à Timbouctou. Si tu veux aller à l'ouest, tu peux voyager dans le Fouladou et le Mandingue, dans le Casson et le Bondou; le nom d'étranger de Mansong sera pour toi une protection suffisante. Si tu désires construire tes bateaux à Semi ou à Segou, à Sansanding ou à Djinny, nomme le lieu, et Mansong t'y fera conduire.»

Mansong n'ayant témoigné aucun désir de voir Park, le voyageur fit choix de Sansanding pour construire son bateau, d'ailleurs il espérait y être plus tranquille qu'à Segou, et plus à l'abri de demandes importunes. Il partit de Semi le 26 septembre. Les pirogues n'étaient pas couvertes de nattes, le temps était calme, la chaleur du soleil devint insupportable. Park fut pris d'un violent mal de tête qui augmenta au point de lui causer

presque un accès de délire. Jamais Park n'avait trouvé la chaleur si forte. Heureusement Isaac étant revenu de Segou où il était allé avertir Mansong du passage des pirogues, fit un abri au-dessus des pirogues avec quatre bâtons et deux manteaux ; le soir Park se trouva soulagé. Le 27 à dix heures du matin il atteignit Sansanding. Les habitans accoururent en si grand nombre sur le rivage pour le voir, qu'il ne put débarquer son bagage que lorsque l'hôte des Anglais eut chassé les curieux à coups de bâton.

Trois soldats étaient morts depuis que l'on était parvenu sur les bords du Dialiba : deux autres finirent leurs jours à Sansanding. Anderson expira le 28 octobre. Sa perte fut très-sensible à Park. Je fus aussi douloureusement affecté, s'écrie-t-il, que si j'avais été abandonné une seconde fois, tout seul, au milieu des déserts de l'Afrique.

Mansong différant à envoyer les pirogues qu'il avait promises, Park avait ouvert boutique dès le commencement d'octobre, afin de se procurer la quantité de cauris nécessaire pour acheter deux embarcations. La rivière diminuait déjà, par conséquent sous peu de jours elle devait baisser davantage. Park eut un grand débit de ce qu'il vendait ; il supposa que les marchands de Djiny, les Maures et ceux de Sansanding en étaient jaloux ; car ils se réunirent avec ceux de Segou pour

offrir au roi une quantité de marchandises d'une valeur plus considérable que tous les présens qu'il avait reçus de Park, s'il voulait s'emparer du bagage de celui-ci, et le tuer, ainsi que ses compagnons, ou les chasser du Bambara. Ils prétendaient que le projet de Park était de tuer Mansong et ses fils par le moyen de sortilèges, afin que les blancs pussent arriver et s'emparer du pays. Park fut instruit de ces particularités par Modibinné. Mansong, on doit le dire à son honneur, rejeta cette proposition, quoiqu'elle fût appuyée par les deux tiers des habitans de Segou, et par presque tous ceux de Sansanding. La boutique de Park ne désemplissait pas ; quelquefois il était obligé d'employer trois nègres pour compter ce qu'il recevait. Un jour de marché la recette fut de 25,756 cauris. La valeur de 250 cauris équivalait à peu près à 1 franc 50 centimes.

Sansanding contient onze mille habitans. Il n'y a d'autres édifices publics que les mosquées, dont deux, quoique construites seulement en terre, ne sont pas dépourvues d'élégance. La place du marché est oblongue ; les marchandises sont exposées en vente sur des étaux couverts de nattes pour les garantir du soleil. Le marché est rempli de monde du matin jusqu'au soir. Dans chaque boutique on vend un objet particulier, par exemple, de la verroterie, de l'indigo en balles,

de la cendre de bois en balles, des toiles de Haoussa et de Djinny, de l'antimoine en petits morceaux, du soufre, des anneaux et des brasselets de cuivre et d'argent. Dans les maisons en face du marché, l'on trouve du drap écarlate, de l'ambre, de la soie de Maroc, du tabac qui ressemble au tabac du Levant, et arrive par Timbouctou. A côté est le marché au sel dont une partie occupe un coin de la place. Une masse de sel coûte ordinairement 8,000 cauris. Au milieu du marché est un grand étai de boucher, où l'on voit de la viande aussi bonne et aussi grasse qu'en Angleterre. Le marché à la bière est un peu plus loin. Sous deux grands arbres, quatre vingts à cent calebasses de bière y sont souvent exposées en vente à la fois; chaque calebasse contient à peu près quatre litres. Près du marché à la bière est le lieu où se vend le cuir jaune et rouge. Indépendamment de ces marchés, il y a un vaste emplacement destiné au grand marché qui se tient tous les mardis. Ce jour-là une quantité prodigieuse de gens viennent de la campagne pour acheter en gros des marchandises qu'ils vont revendre en détail dans les villages. Le matin du jour de marché on tue ordinairement seize à vingt gros bœufs bien gras.

Cette existence de marchés réguliers, cette distinction des marchandises exposées en vente,

leur grande variété, l'affluence du peuple au marché, l'étendue et la nature des affaires, tous ces faits annoncent que l'industrie est protégée et la propriété respectée jusqu'à un certain point. Ces détails confirment pleinement les premières assertions de Park sur la civilisation comparative et les progrès de l'industrie dans l'intérieur de l'Afrique.

Un des principaux objets dont Park s'était occupé à Sansanding, avait été de se procurer un bâtiment propre à continuer son voyage par eau sur le Niger; ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'il devint possesseur de deux méchantes pirogues à moitié pourries, et dont une avait déjà été radoubée. Par un travail assidu, dans lequel il fut aidé par un soldat, il enleva le mauvais bois, boucha les trous, mit le tout en bon état, et joignit ensemble les deux moitiés, transforma les pirogues en une goëlette à fond plat; elle avait quarante pieds de long et, chargée, ne tirait que deux pieds d'eau. Il l'appela le *Dialiba*.

Le 14 novembre, la goëlette fut prête à partir. Le lendemain Isaac, qui était allé à Ségo, en revint, et dit à Park que Mansong désirait vivement qu'il pût continuer son voyage vers l'est, avant que les Maures eussent connaissance de son arrivée dans le Bambara.

Tout étant prêt, Park remit son journal et ses dépêches pour l'Angleterre à Isaac. Dans quelle position pénible il était en ce moment : de tous les Européens qui s'étaient joints à lui, il ne restait plus que le lieutenant Martyn et trois soldats, et l'un de ceux-ci était devenu fou. Cependant l'enthousiasme de Park n'avait pas diminué. « Je vais, mandait-il le 16 décembre à lord Cambden, secrétaire d'état, faire voile à l'est avec la ferme résolution de découvrir l'embouchure du Niger ou de périr dans cette entreprise. » La lettre qu'il écrivait à sa femme annonçait la plus grande confiance; il en usait ainsi probablement pour apaiser les inquiétudes qu'elle pouvait concevoir.

Ses dépêches, datées du 16 novembre 1805, arrivèrent à leur destination; elles donnèrent les dernières nouvelles authentiques que l'on ait reçues de Park : Isaac lui avait dit adieu ce jour-là, et s'était aussitôt mis en route pour revenir sur les bords de la Gambie, où il remit au gouverneur anglais les paquets que Park lui avait confiés.

Pendant quelque temps on n'entendit plus parler de Park, et l'on n'en était pas surpris. Dans le cours de l'année 1806, les marchands nègres qui arrivèrent de l'intérieur de l'Afrique sur la côte occidentale de ce continent, où les Anglais ont des établissemens, répandirent des

nouvelles fâcheuses : le bruit courut que Park et ses compagnons avaient été tués. Maxwel, gouverneur du Sénégal, dont les Anglais étaient maîtres alors, ayant retrouvé Isaac, l'expédia, en janvier 1810, pour l'intérieur de l'Afrique. Isaac, à son retour, le 7 septembre 1811, confirma les rumeurs sinistres. Il avait rencontré, près de Sansanding, Amady-Fatouma, nègre que lui-même avait, dans le temps, recommandé à Park comme pilote, pour descendre le Dialiba jusqu'au royaume de Haoussa. Ce nègre, qui avait tenu un journal, raconta les faits suivans :

Le 19 novembre 1805, Park était parti de Sansanding avec Martyn, trois soldats, trois nègres esclaves et le pilote; après quelques aventures et des combats soutenus contre les indigènes, et dans lesquels ceux-ci avaient perdu beaucoup de monde, Amadi, dont l'engagement était expiré, se fit débarquer à Yaour, dans le royaume de Haoussa. Le lendemain, au moment où il allait rendre ses devoirs au roi du pays, des cavaliers entrèrent chez ce prince pour lui apprendre que les blancs avaient passé sans donner aucun présent pour lui ni pour le chef d'Yaour. Aussitôt le roi fit mettre Amadi aux fers, et envoya un détachement de soldats pour occuper sur les bords du fleuve le haut d'un rocher au-dessous duquel les bateaux sont obligés de passer.

Cette troupe y arriva avant Park : il voulut forcer le passage ; on lui lança des flèches et des pierres. Il se défendit long-temps ; deux de ses esclaves furent tués : alors il fit jeter dans le fleuve toutes ses marchandises , et s'y précipita ; ses compagnons imitèrent son exemple : tous furent noyés. Cet événement eut lieu à peu près quatre mois après le départ de Park de Sansanding. Ainsi périt cet intrépide voyageur , qui était alors dans sa trente-quatrième année. Il était né à Fowlshields , près de Selkirk en Ecosse.

La catastrophe qui termina les jours de Park a depuis été racontée de plusieurs manières qui diffèrent du récit d'Amadi , mais seulement par les circonstances ; de sorte qu'il ne reste aucun doute sur la fin tragique de Park , qui a grossi la liste , déjà si nombreuse , des martyrs de la science.

En 1816, le gouvernement anglais essaya une nouvelle expédition pour le Dialiba. Le major Peddie , qui en fut chargé , remonta le Rio-Numez qui se jette dans l'Océan à la côte occidentale de l'Afrique , par 10° de latitude nord. Il espérait parvenir ainsi à la partie navigable du Dialiba , par une route plus courte que celle que Mungo Park avait suivie. Cette nouvelle tentative fut aussi malheureuse que l'autre : Peddie mourut à Kakandé , à peu de distance de la côte. Le lieu-

tenant Mackay éprouva le même sort , après avoir remonté le fleuve. Le lieutenant Stockoe , qui se trouvait dans les parages voisins , ayant appris ces fâcheux événemens , conçut le désir de participer à cette entreprise hasardeuse , et partit pour rejoindre ses compatriotes parvenus dans l'intérieur. Il revint à Sierra-Leone avec la nouvelle de la mort de Campbell , qui avait succédé à Peddie. Il paraît que Stockoe fut arrêté à Panghettô , sur la route de Labey et de Timbou , à 150 milles au-delà de Kakandé , et qu'il y fut retenu deux mois , parce que le chef des Foulahs refusa de le laisser aller plus loin , sous prétexte de la guerre qui existait alors entre lui et un chef voisin. Stockoe perdit dans cet endroit tous ses chevaux et une grande partie de ses ânes. Ne voyant aucune espérance de pouvoir pénétrer plus avant , il revint sur ses pas ; et , après bien des peines et des privations , il atteignit Kakandé , n'ayant perdu qu'un seul homme. Cette expédition avait coûté au gouvernement une somme considérable.